

Brèves littéraires

Brèves

Le vin de mes pensées

Notimart

Volume 11, numéro 2, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5806ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Notimart (1996). Le vin de mes pensées. *Brèves littéraires*, 11(2), 36–39.

NOTIMART

Le vin de mes pensées

Je tourne le cul de mon stylo pour voir combien d'encre il me reste afin de continuer la route. Je tourne, le pas d'écrevisse dans ma tête s'agite et mélange la couleur plus fluide qui s'étale en taches brillantes et parfois mates, si la lumière en plus s'aperçoit qu'il est tard et que déjà le soir se débarrasse des traces.

Mon esprit profite donc du soir et de la nuit pour se ravitailler. Les rêves en grappes frétilent au beau milieu de la place éclairée par une simple lanterne métallique. Elle gicle de la lumière, mais triste en pensant au soleil. La cave est fin prête pour accueillir, recroquevillées, toutes les images éveillées sur le coin des bouteilles. La conscience s'émane et s'évapore. Je n'ai pas besoin de bouchon, il suffit d'attendre quelques minutes, oh ! et la boule magique, matinale et à l'heure de pointe toujours la technique parfaite. La lanterne s'éteint d'elle-même et à pas feutrés se retire.

Je vois défiler le niveau aussi vite que le 14-juillet-et-ses-feux. Je vois partir les nuages chargés de mots fatigués. Il est quatre heures du matin et ils se traînent jusqu'aux mains qui les ramènent à la bouche, instinctivement, je les recrache et à midi sur les coins de table, les gens applaudissent avec les yeux et les bourrelets se plissent, vibrent, ils me sourient, mais je ne vois rien, j'ai la bouche grande ouverte, béante et béatitude glauque.

Je suis riche aujourd'hui, plus qu'hier. Seule la peau sur mes joues s'appauvrit et finit par quitter les os et le radeau s'échoue sur le coin de l'œil inquiet. Une ride, entre tous les yeux s'étire, comme les gratte-ciel au milieu de la terre jaillissent et le doute persiste, jusqu'à prendre ma place. Mais ce n'est pas grave, je suis lent et querelle ma foi tant qu'elle sera.

Je rêve tous les soirs, je dors toutes les nuits et cela, je ne le discute pas. J'attends le jour chaque jour pour dénicher un oiseau sur sa branche, n'arrête pas de chanter tous les printemps. Mais où était-il cet hiver et chaque hiver ? Mais où suis-je chaque soir et chaque nuit ? J'ai donc décidé...

De transvaser le jour avec la nuit. Une bouteille pour le jour, une bouteille pour la nuit, la même de surcroît. Je réfléchis avant de me lancer par le cul, le fond de la question est de savoir quelle bouteille je remplirai et quelle

bouteille je viderai, en la versant sur la nappe brillante des fleurs fausses. Il faut toujours choisir le plus simple quand il existe. Je me servirai donc d'une seule bouteille et de la vraie pas comme les fleurs fausses qui s'ouvrent toujours immobiles sur la nappe. Je ne copierai pas, je ne transmettrai pas, je ne transvaserai pas et surtout, je ne renverserai aucune goutte de plus. Tout ou rien ! C'est mon trait gras de caractère. Je fais avec, comme le point de beauté qui s'est calé une bonne fois pour toutes, dans les canettes ridées de ma peau parsemée. Immaculée, sûrement pas, comme mon âme, j'en fais pas un plat, mais gratinée sur le dessus, ça ne m'étonnerait pas. Mais j'ai toujours dit que j'étais très mauvais cuisinier. Si la recette est ratée, c'est qu'elle a été copiée.

Je me répète sans cesse, ne pas regarder à côté, derrière ou devant soi. Fermer les yeux et échapper à la nuit. Elle vous déverse comme les torrents de Java, du fond des cratères encroûtés et crasseux, vers les cloques brillantes des forêts boursouflées. Je respire, je transpire, j'arrache à ma vue tous les plans normaux. Je ne réplique pas, je suis aveugle à vous. Ma nature à moi de Java aux années d'il y a, est faite pour étonner sans se tromper. La duperie appartient à ceux qui piquent et repiquent sans arrêt la force de l'autre. D'à côté, je ne distingue que mes doigts. Ils sont partout dans la nuit, ils cherchent l'interrupteur pour cacher l'abat-jour incessant passage à l'acte.

